

AVENTURES

--

BARON DE MUNCHHAUSEN

SUR MER.

Première Aventure sur mer.



eu de temps avant mon voyage en Russie ,
dont je viens de vous raconter quelques
traits mémorables, je fis un voyage sur mer.

Ce fut le premier que j'eusse entrepris de ma vie.

Comme mon oncle le major, la plus fière moustache de hussard que j'aie jamais vue, avait l'habitude de me le corner sans cesse à l'oreille, je n'étais pas encore en procès avec les oies, et l'on tenait encore pour indécise la question de savoir si les pousses de lin qui me revêtaient le menton annonçaient une apparence de duvet ou de barbe, quand déjà l'idée de voyager était mon unique poésie et l'unique espérance de mon cœur.

Mon père ayant en grande partie passé à voyager les premières années de sa vie, et ayant consacré le reste de son existence au récit véridique et sincère de ses aventures pendant les longues soirées d'hiver, on peut à juste titre regarder le goût des voyages et des histoires comme m'étant inné plutôt qu'inspiré par l'exemple de mon père. Aussi je saisis toutes les occasions qui se présentaient ou qui ne se présentaient pas pour satisfaire l'invincible désir que j'avais de voir le monde. Mais tous mes efforts, toutes mes prières furent inutiles.

Si ma persévérance et mon courage réussissaient

parfois à faire une petite brèche dans l'obstination de mon père, ma mère et ma tante n'en résistaient que plus âprement à mes vœux, et en quelques minutes je perdais par les attaques les mieux combinées le terrain que j'avais si laborieusement gagné.

Enfin, il arriva un jour qu'un de mes parents maternels vint nous faire visite. Je n'eus pas de peine à gagner bientôt son amitié. Il me disait souvent que j'étais un joyeux et gentil garçon, et qu'il ferait tout ce qu'il lui serait possible de faire pour m'aider à l'accomplissement d'un désir qui me tenait si profondément au cœur. Son éloquence fut plus active et plus heureuse que la mienne ; et, après une série de représentations et de répliques, d'objections et de réfutations, il fut enfin résolu, à ma joie inexprimable, que je l'accompagnerais dans un voyage à Ceylan où son oncle avait été gouverneur pendant plusieurs années.

Nous mîmes à la voile à Amsterdam, chargés de commissions fort importantes par leurs Hautes Puissances les États-Généraux de Hollande. Notre voyage ne fut signalé par aucun événement important, si ce n'est par une tempête extraordinaire

dont nous fûmes assaillis. Je rappelle ici, en passant, cette tempête, à cause des suites étranges qu'elle eut. Elle éclata précisément au moment où nous nous trouvions à l'ancre devant une île, pour nous approvisionner d'eau et de bois, et régna avec tant de fureur, qu'un grand nombre d'arbres d'une épaisseur et d'une taille démesurées furent déracinés et enlevés par la violence du vent. Bien que plusieurs de ces arbres pesassent quelques centaines de quintaux, ils ne paraissaient, à la hauteur prodigieuse où ils volaient, — car ils se trouvaient au moins à cinq lieues au-dessus de la terre, — pas plus grands que ces petites plumettes d'oiseaux qu'on voit parfois emportées dans l'air au printemps.

Cependant aussitôt que l'ouragan se fut calmé, chacun des arbres descendit tout droit à sa place dans sa position verticale et reprit racine aussitôt, de sorte qu'il ne resta pas la moindre trace de destruction. Il n'y en eut qu'un seul qui fit exception. Précisément au moment où celui-là fut arraché du sol par la force de la tempête, un homme et sa femme étaient perchés sur les branches et cueil-

laient des concombres ; car, dans cette partie du monde , ce fruit croît sur des arbres. L'honnête



couple fit aussi patiemment que le bélier de Blanchard le voyage aérien ; mais, à cause de leur poids, ils firent pencher l'arbre d'un côté , de sorte que,

déviant de sa position première, il tomba horizontalement à terre. Or le très-gracieux cacique de l'île avait, ainsi que la plupart des habitants, abandonné son palais durant cette furieuse tempête, de peur d'être enseveli sous les ruines de sa demeure. La fatalité voulut que, l'ouragan fini, le pauvre homme eut l'intention de s'en retourner par son jardin, quand l'arbre tomba comme la foudre et le tua par bonheur à l'instant même.

— Par bonheur, dites-vous ?

— Oui, oui, par bonheur, messieurs. Car le cacique, permettez-moi de vous le dire, était le plus abominable tyran, et les habitants de l'île, sans même en excepter ses favoris et ses maîtresses, étaient les créatures les plus malheureuses qu'il y eût sous le soleil. L'abondance régnait chez lui, les approvisionnements pourrissaient dans ses greniers et dans ses magasins, tandis que ses sujets, qu'il dépouillait par mille exactions, mouraient de faim et de misère.

Son île n'avait à craindre aucun ennemi du dehors. Cependant il mettait la main sur tous les jeunes gens ; il les transformait lui-même en héros en

leur administrant de bonnes volées de coups de bâton, et en vendait de temps en temps quelque collection au plus offrant des princes voisins, pour ajouter de nouveaux millions aux millions de coquillages dont il avait hérité de son père. On nous raconta qu'il avait rapporté ces principes inouïs des tournées qu'il avait faites dans le Nord, assertion que, malgré notre esprit de patriotisme, nous ne pûmes nous résoudre à réfuter, parce que chez ces insulaires un voyage dans le Nord peut aussi bien signifier une excursion aux îles Canaries qu'une promenade au Groenland, et que nous avons plusieurs motifs pour ne pas désirer une explication plus précise à ce sujet.

En reconnaissance de l'immense service rendu, quoique par hasard, à ses compatriotes, par le couple occupé à cueillir des concombres, cet homme et cette femme furent, aussitôt après la mort du tyran, placés sur le trône. Je ne dois pas oublier de vous dire que ces bonnes gens, dans leur voyage aérien, avaient vu de si près le soleil qu'ils y perdirent la vue et, en outre, une partie de leur intelligence. Mais ce ne fut qu'un titre de plus à la royauté

et ils n'en furent que plus aptes à rendre leurs sujets heureux, ce qu'ils firent au point que jamais on ne mangeait un concombre, sans dire en forme de bénédiction :

— Que Dieu garde le cacique !

Après que nous eûmes réparé les avaries que notre navire avait subies dans cette tempête et que nous eûmes pris congé du nouveau souverain et de son épouse, nous mîmes à la voile par un vent assez favorable et arrivâmes heureusement à Ceylan, après six semaines de navigation.



Two for André Van Hapselt.